

LA FAMILLE
DE
L'ÉMIGRÉ,
OU
LE TRIBUNAL DE SANG.

ÉPIISODES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

Par *Fourquet-d'Hachette,*

AUTEUR DE COLAS ET COLFTE, OU LES HEUREUSES VICTIMES, ETC.

Si ceux qui ont fait la révolution de la fin du siècle dernier, pour établir la république en France, eussent été de vrais républicains, ils n'auraient ni persécuté ni assassiné leurs semblables, car un gouvernement quelconque qui cherche à consolider son pouvoir en sacrifiant le peuple, n'est qu'un tribunal de sang.



TOME PREMIER.

PARIS,

A. LEROUX, ÉDITEUR,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N.º 6, PRÈS CELLE DE RICHELIEU.

1825.

LA FAMILLE
DE L'ÉMIGRÉ,
OU
LE TRIBUNAL DE SANG.



CHAPITRE PREMIER.

M. d'Azinval vivait à Paris ; son épouse le rendit père de trois enfans, un garçon nommé Léonce et deux filles dont l'une se nommait Rosalie, l'autre Adélaïde. Les vertus de madame d'Azinval lui avaient acquis l'estime et l'amitié,

non-seulement de sa famille, mais encore de tous ceux qui la connaissaient.

Cette famille, très-ancienne dans la robe, ne possédait pour tout bien que la terre de Sarcy, située dans une des plus belles contrées de la France. Tout ce qui pouvait rendre ce séjour agréable et commode, s'y trouvait réuni. Elle eût continué de vivre à Paris, où M. d'Azinval occupait une place aussi honorable qu'avantageuse, s'il n'avait pas formé, pour le bonheur de Rosalie, la résolution d'aller vivre à la campagne.

Madame d'Azinval, élevée dans une de ces maisons de retraite fon-

dées par la bienfaisance de nos Rois et destinées à l'éducation des demoiselles de qualité pauvres et sans fortune, y avait contracté un amour pour la simplicité, qui s'accordait parfaitement avec celui de son époux. D'après ce goût réciproque, pour la vie retirée, ils se décidèrent sans peine à quitter une ville dont le séjour est souvent très dangereux pour la jeunesse.

Rosalie avait alors quinze ans. Comme M. et madame d'Azinval allaient peu dans le monde. Il passait le tems dont sa place lui permettait de disposer auprès de sa famille, faisant lui-même l'éducation de ses deux enfans plus âgés,

car Adélaïde n'avait encore que six mois.

Le matin, il lisait avec son fils les anciens auteurs. Pendant cette lecture, Rosalie et sa mère, qui étaient assises auprès d'eux, brodaient en les écoutant, et se mêlaient à la conversation, quand elles avaient à dire quelque chose.

L'auteur favori de Léonce était Plutarque, qu'il lisait vraiment avec une sorte d'enthousiasme, de manière qu'à douze ans, c'était déjà un très-zélé partisan de la liberté et de l'égalité.

M. d'Azinval n'avait jamais pensé qu'on pût être autre chose que monarchiste, mais de ce mo-

ment, il le devint par principe, ou plutôt par attachement pour un fils qu'il voyait ne pouvoir faire fortune en France avec une telle façon de penser. Son épouse avait à peu près les mêmes opinions que son mari; Rosalie, au contraire, était du parti de son frère, et plusieurs années avant la révolution, on avait déjà agité dans cette famille, toutes les questions qui depuis ont occupé la France entière.

Il fut désagréable que fut pour M. d'Azinval la manière dont se montait la tête de son fils, il crut cependant ne pas devoir en réprimer entièrement le premier essor, et il prit quelquefois le plaisir de

lui abandonner par fois la victoire dans les entretiens de ce genre, trouvant que l'orgueil républicain, que cette fierté froide ne lui méfiait pas. Madame d'Azinval, qui fut la première à faire cette remarque, abandonna peu à peu le parti de son mari, et devint à son tour républicaine, du moins dans leurs discussions et leurs entretiens, car son profond respect pour tout ce qui tenait à la cour, en imposait singulièrement à son genre de républicanisme.

Voulant la mettre un peu à l'épreuve, son mari parla un jour de Brutus, qu'elle défendit avec la plus grande chaleur. — A la vérité,

rien n'est plus grand ni plus héroïque que l'action de ce Romain, lui dit-il; mais supposons que ton fils Léonce ait conspiré contre la liberté, et que tu sois, comme Brutus, consul de Rome, ordonnerais-tu de lui abattre la tête? »

Cette tendre mère, laissant tomber son ouvrage, regarda fixement son mari et son fils, les pressa sur son sein et les arrosa de ses larmes pour toute réponse.

C'est ainsi que les jours de la famille d'Azinval se passaient au milieu des jouissances pures d'une tranquillité réelle qu'elle se flattait enfin d'avoir rencontrée. L'après-dinée, on faisait de la musique ou

on allait en voiture faire des visites dans les maisons de campagne du voisinage, et la soirée se passait à lire.

Léonce, qui avait beaucoup de goût pour les tragédies, et surtout pour celles de Corneille, n'oubliait jamais la mort de César. M. et madame d'Azinval, aimant mieux ce qui les faisait rire, préféraient quelques bonnes comédies de Molière ou d'autres auteurs.

Le caractère de Rosalie et de Léonce se développait de jour en jour. Ce qu'on avait soupçonné n'arriva point. Léonce, en avançant en âge, perdit de cette âpreté, de cette rudesse de caractère qu'il

était à craindre de voir changer en une dureté inflexible, son cœur devint plus sensible, et son humeur plus douce. Cette fougue de jeunesse se convertit en une douce mélancolie, sans cependant avoir rien de choquant pour ceux qui en étaient témoins. Toutes ses pensées se détachèrent de la terre pour s'élever vers l'éternité. Entre les mains d'un saint, il fût devenu un saint ou un extravagant. Les sons du luth de sa sœur suffisaient pour lui faire venir les larmes aux yeux, quand il était assis à côté d'elle, soit pour l'écouter, ou pour l'accompagner de la flûte, pour laquelle il avait depuis long-tems un

goût très heureux et très soutenu.

Plutarque cessa d'être son auteur favori. Il ne pensa plus qu'à se soustraire au bruyant tumulte de la ville, et les endroits les plus écartés et les plus solitaires des promenades publiques, furent ceux où il se plaisait à se retirer. Là il prenait le mélancolique d'Arnaud, ou le doux Florian ou le licencié Pétrarque, et se mettait à lire.

Sa mère avait eu raison de penser que son cœur était d'une trempe faite pour la tendresse, et que tout son être respirait le plus tendre amour. Elle avait parfaitement jugé Léonce. L'état où elle le voyait

souvent lui fit craindre pour lui : mais ce fut à tort. Le feu brûlant de son imagination lui avait fait concevoir de la perfection des femmes, une idée dont toutes celles qu'il connaissait ou qu'il rencontrait à Paris, ne lui offrait aucun trait. Il y était donc sans danger, et d'après ce qu'on lui entendit souvent dire sur ce sujet, on devait être sans inquiétude sur sa conduite et sur le choix de ses liaisons. Cependant on voyait qu'il aimerait avec passion et d'une tendresse sans bornes, la première jeune personne qui aurait touché son cœur, et dans laquelle il trouverait ces qualités douces et heu-

reuses dont il se plaisait à embellir la femme la plus digne de son tendre hommage.

Au grand étonnement de M. d'Azinval, le caractère de Rosalie prit la teinte qu'il avait cru que devait avoir celui de Léonce. Sans être sérieuse, ni ce qu'on peut appeler gaie, et sans avoir cette vivacité qu'on trouve dans les jeunes personnes de son âge, chacune de ses paroles annonçait la délicatesse, la bonté de son cœur. Tout ce qu'elle disait, comme tout ce qu'elle faisait, avait quelque chose d'expressif, de noble et d'intéressant. Souvent, en parlant d'elle à son mari, madame d'Azinval se permit quel-

quefois de l'accuser d'être orgueilleuse et fière, rien cependant ne justifiait ce reproche. Elle pouvait avoir de tems en tems le tort d'être d'une autre opinion que sa mère, mais dès qu'elle s'apercevait qu'elle se trompait, elle avait la franchise de l'avouer, ou elle prenait le parti de se taire, et, considérant ses parens avec un air calme, elle laissait continuer la conversation, sans y prendre aucune part, dans la crainte de se tromper de nouveau. Sa mère, qui sentait le reproche que ce silence exprimait, quand c'était elle qui le lui imposait, ne pouvait s'empêcher d'avouer à son mari, quand ils se

trouvaient seuls, que Rosalie était charmante, et que tout annonçait en elle les plus rares qualités.

Souvent son père et sa mère regrettèrent de la voir si peu communicative avec eux; mais loin de chercher à deviner la cause de cet air sérieux et taciturne qui ne faisait qu'augmenter de jour en jour, ils l'attribuèrent à son caractère. Ils appelèrent cette qualité élévation d'âme, calme et paisible, connaissance intime de sa grandeur, et madame d'Azinval ajoutait : Rosalie tient cela de moi. A son âge, j'avais cette même noblesse, cette même fierté : en tout, c'est mon vrai portrait. J'étais ab-

solument cela dans ma jeunesse.

On voit que dans cette famille chacun avait sa marque individuelle. Madame d'Azinval avait un cœur excellent, mais elle était un peu vive. Rosalie offrait un modèle de douceur et de bonté, mais en même tems elle était fière. Léonce portait aussi la bonté, jusqu'à l'excès. M. d'Azinval était véritablement aussi un très excellent homme, quoiqu'il eût quelquefois la manie soit de plaisanter d'une manière souvent un peu ironique, soit d'amener quelque incident, lorsqu'il discutait avec son épouse, et qu'il voulait mettre fin à la discussion, ce qui provenait également

d'un fond de bonté, qui lui défendait de la contredire, attendu qu'il savait que cela lui déplaisait.

Léonce était incapable de résister à un mot dit avec sensibilité, à un serrement de main; ou, quand cela ne suffisait pas, on n'avait qu'à le considérer d'un air fixe et troublé, pour en obtenir tout ce qu'on désirait. Rosalie faisait plus difficilement le sacrifice de son opinion; la force ne pouvait vaincre sa résistance. Une manière froide de lui dire : Je voudrais cela, mon amie, ou, tu me rendrais service de faire pour moi telle ou telle chose; cette manière produisait sur elle le plus grand effet : elle ne

refusait alors jamais de faire la chose qu'on lui demandait ainsi; mais cependant on ne savait jamais si c'était avec plaisir ou contre son gré qu'elle se déterminait à l'accorder.

On ne peut rien dire de la jeune Adélaïde, sinon qu'elle amusait beaucoup sa famille par ses petites gentilleses et ses jeux; quoique madame d'Azinval soutint même alors qu'elle était la meilleure de tous, et qu'elle aurait le caractère le plus heureux que l'on eût rencontré. Ce fut Rosalie qui, la première répandit quelque nuage sur la félicité de sa famille. Le hasard lui avait fait faire la connaissance de

la fille du Lieutenant de police. Le rapport d'âge et de goût qui se trouvait entr'elles changea bientôt cette connaissance en une tendre amitié. M. d'Azinval n'avait aucune raison de s'opposer à cette liaison. Louise, c'était le nom de la fille du Lieutenant de police, avait des mœurs pures et douces. Comme il savait que l'on ne rencontrait point dans cette maison, cet essaim de jeunes gens qui ont soin de s'insinuer dans toutes les grandes maisons par l'attrait du plaisir qui souvent les y conduit, il permit à Rosalie de voir Louise aussi souvent qu'elle le voudrait.

Au bout de quelque tems, Ro-

salie devint plus sérieuse et plus taciturne; elle prit moins d'intérêt aux petits jeux de sa famille et à ses autres amusemens. Elle se mettait à son clavecin, puis tout-à-coup y devenait rêveuse. Il lui arrivait souvent de passer les soirées entières dans sa chambre. Elle se montrait souvent inégale dans son humeur, souvent même pétulante, ce qui ne lui était point ordinaire. Dans d'autres occasions, elle affectait un air plus tendre, plus sensible que celui qu'elle avait coutume d'avoir ordinairement. On n'aurait jamais remarqué tout cela, tant elle faisait d'efforts sur elle-même pour le cacher, mais ses ab-

sences plus marquées donnèrent lieu d'y faire plus d'attention. Son père, inquiet de ce changement, en parla à son épouse, qui lui dit qu'elle était dans les mêmes sentimens; qu'elle ne lui en avait fait mystère que par la crainte de lui causer du chagrin; que, l'ayant questionnée un jour, elle lui avait répondu avec un calme affecté qu'elle n'avait rien; et que, pendant quelque tems elle avait paru plus tranquille, sans être rassurée par sa réponse.

Léonce, qu'elle aimait tendrement, ne fut pas plus heureux; elle lui fit la même réponse qu'à sa mère, en ajoutant qu'elle était

fâchée de s'entendre renouveler aussi souvent une question dont elle ne savait à quoi attribuer le motif, et qui finirait par la tourmenter encore davantage si l'on continuait à la lui faire de nouveau.

Malgré tous leurs soins, M. et madame d'Azinval, ne purent parvenir à surprendre le secret de leur chère Rosalie. Ils eurent beau attribuer à mille causes différentes le changement qu'ils voyaient en elle, ils se trompèrent toujours. Elle avait effectivement une intrigue amoureuse, mais d'un genre peu ordinaire. C'est précisément à cette époque que commence le roman que j'écris, et je demande pour lui

l'indulgence que j'ai déjà éprouvée
pour les autres ouvrages que j'ai
donnés au public.





CHAPITRE SECOND.

UN jour que Rosalie se trouvait chez le Lieutenant de police de Paris et qu'on venait de se mettre à table, on entendit du bruit à la porte de l'appartement, et la voix d'un homme qui se disputait avec un domestique, et qui voulait absolument entrer malgré lui, parler à son maître, à qui il avait des choses très imposantes à communiquer. Le Lieutenant de police qui avait entendu prononcer son nom plusieurs fois, se leva de table pour